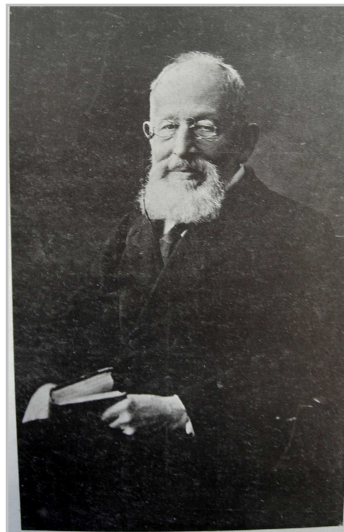


GUYOT Stéphane
HERRBACH Nathanaël
VOGLER Mélodie

DUT Information- Communication

Dossier documentaire : Rodolphe REUSS

Réalisé dans le cadre d'une prestation de service pour le lycée International des Pontonniers de Strasbourg. Faisant parti de l'exposition sur L'Histoire de l'Alsace située au CDI du Lycée International des Pontonniers.



Inclus :

- ✘ le résumé de l'œuvre *Charlotte de Landsberg et le sacrilège de Dorlisheim 1722-1723* par Rodolphe REUSS
- ✘ la biographie de Rodolphe REUSS d'après l'œuvre *Rodolphe REUSS : Soixante années d'activité scientifique et littéraire, 1864-1924* par Christian PFISTER

Année 2008/2009

Charlotte de Landsberg et le sacrilège de Dorlisheim (1722-1723) d'après des documents inédits, Strasbourg : Treuttel & Wüerst, 1888

par Rodolphe REUSS

Charlotte de Landsberg et le sacrilège de Dorlisheim est un livre écrit par Rodolphe Reuss, fondateur de la bibliothèque municipale de Strasbourg qui dédia sa vie à l'Alsace.

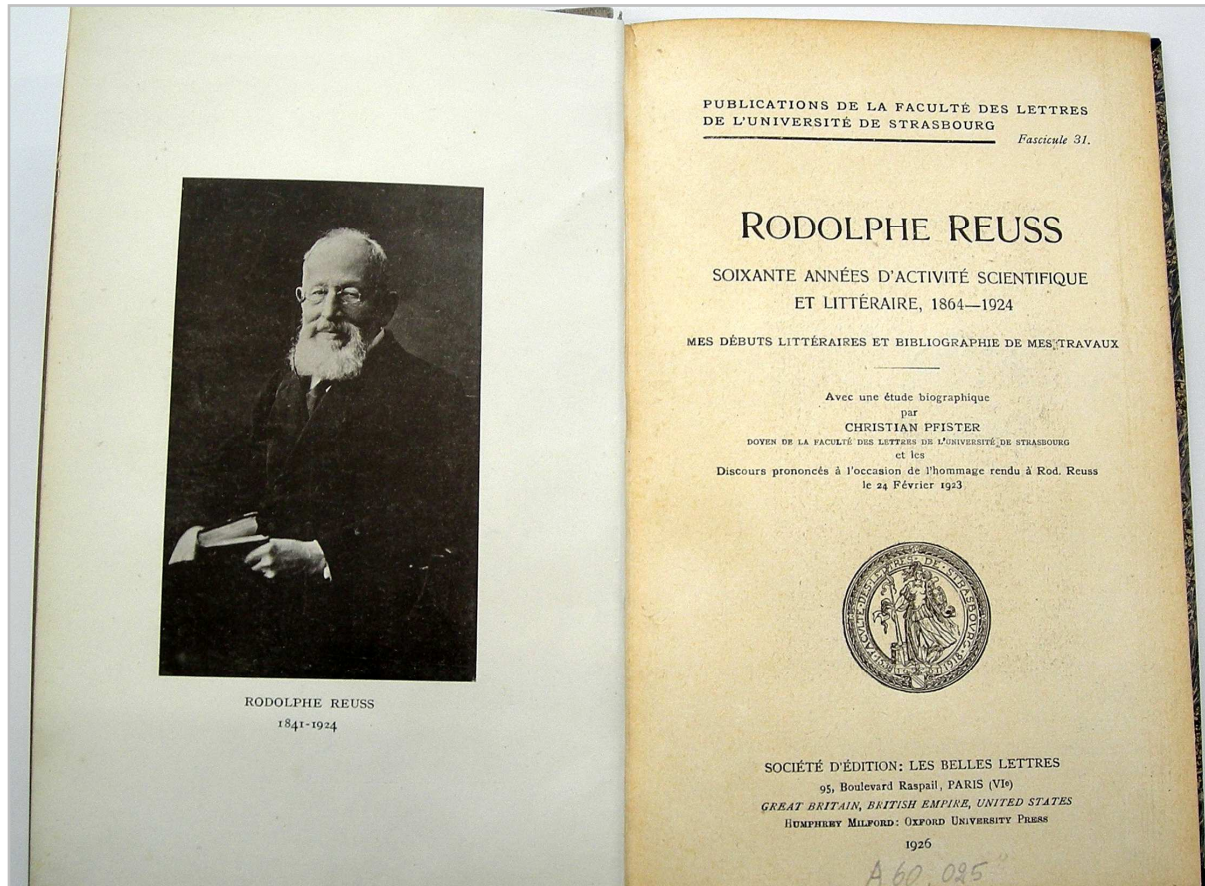
L'histoire de Charlotte de Landsberg est basée sur des documents officiels d'archive. Il s'agit d'un documentaire que Rodolphe Reuss raconte sous la forme d'une histoire policière.

Un jour de 1722, le crucifix qui se trouve sur les hauteurs du petit village de Dorlisheim est retrouvé criblé de balles. Pour les habitants c'est un sacrilège au plus haut point. Les autorités en sont alertées et l'enquête est ouverte. Rapidement, de nombreux témoins ouvrent une piste : la demoiselle de Landsberg, issue d'une famille bourgeoise, serait à l'origine du crime. Cette histoire se déroule sur fond de conflits religieux entre catholiques et protestants.

Charlotte de Landsberg était une des plus jeunes filles du Baron de Landsberg et d'Eve-Susanne Boecklin de Boecklinsau. C'est sa lignée qu'aura sauvé Charlotte d'une condamnation. Sa famille appartenait à l'Eglise luthérienne et était donc considérée à l'époque comme hérétique par les catholiques.

Biographie de Rodolphe REUSS (1841-1924)
Soixante années d'activité scientifique et littéraire, 1864-1924

par Christian PFISTER



La famille Reuss qui occupe une si grande place dans l'histoire intellectuelle de Strasbourg est originaire du Palatinat. Édouard Reuss, père de Rodolphe Reuss, naquit le 18 juillet 1804 à Strasbourg. Il deviendra le grand savant, gloire de l'ancienne Faculté de théologie protestante. Il installa en 1839 le Casino théologique et littéraire dont Rodolphe sera en sa jeunesse le bibliothécaire et où il fera en quelque sorte son apprentissage. Un incendie a détruit cette demeure en 1869.

Rodolphe Reuss est né le 13 octobre 1841 dans une maison du Finckwiller où habitait sa famille. Sa mère, Julie Himly, fille d'un pasteur de l'église Saint-Nicolas, soeur du futur doyen de la Sorbonne, d'une haute culture intellectuelle, eut sur lui, sur sa carrière littéraire et intellectuelle, une grande influence. Rodolphe Reuss fit ses études au Gymnase protestant, à

la Faculté des lettres de Strasbourg, dans les universités Allemandes et à Paris où il pris contact avec la science française. Il lia une grande amitié à cette période avec un dénommé Gabriel Monod.

En 1867 il revint enseigner dans sa ville natale au Gymnase protestant, en tant qu'agrégé, la littérature allemande. En 1869, le 10 août, M. Braun, le président du Directoire de la confession d'Augsbourg parla de Reuss en ces termes : « **dont le nom seul est un augure certain de renommée** ».

Lorsque éclata la guerre de 1870-1871 qui devait avoir pour l'Alsace de sinistres conséquences, Reuss demeura dans Strasbourg assiégée, faisant avec vaillance son devoir de garde national avec son ami Auguste Carrière. Il tenait à cette époque un journal intime dont il a donné des extraits dans *Histoire de Strasbourg*. A cette période flambent le Temple-Neuf avec les deux bibliothèques de la ville et du séminaire protestant enfermées dans le choeur, l'Aubette avec le musée de peinture et de sculpture, le bâtiment central du Gymnase protestant et toute une série de maisons particulières.

Le père de Reuss obtint alors un laissez-passer et sort de la ville avec les femmes et les enfants de la famille pour rejoindre Bau. Reuss reste à son poste ; et, en 1913 devint **titulaire de la médaille commémorative de la guerre de 1870-1871**. Il garde à l'Allemagne une haine profonde pour la destruction de la bibliothèque où il avait tant travaillé. Son indignation fit de lui un poète Allemand, en espérant être compris de l'autre côté du Rhin. Il espérait et appelait le jour de l'avenir où les Alsaciens, avec des cris d'allégresse, se précipiteront sous les plis du vieux et noble drapeau tricolore. Il devait le voir mais ses trois fils morts pour la France, n'ont pas assisté à l'entrée triomphale.

Reuss avait été nommé en 1869 agrégé libre au séminaire pour y enseigner l'histoire : **il était docteur de l'université de Goetting**. Les Allemands lui offrirent une chaire d'histoire à la nouvelle université : son refus fut formel. S'il resta à Strasbourg, c'est à sa ville natale, c'est à l'Alsace qu'il entendait se consacrer. Dans la période de 1872 à 1896, il continua son enseignement au Gymnase et dans divers pensionnats : **il créa la bibliothèque municipale de Starsbourg dont il devint le conservateur** ; il fut intimement mêlé aux affaires de l'Eglise protestante et devint l'un des principaux rédacteurs du *Progrès religieux*, et, au milieu de tant d'occupations, il trouva le loisir d'écrire de nombreux ouvrages sur l'histoire de l'Alsace, si bien que dès cette époque fut accolée à son nom, cette qualité « l'historien de l'Alsace », et il le sera par excellence. Suivons-le dans les divers champs de son activité. Il fut nommé à la rentrée de 1872-1873 professeur titulaire et chargé de l'enseignement de l'histoire. Il a gardé ce poste pendant 22 ans. Il réalisa à cette époque les biographies du professeur Samuel Gloner et de Jean-Daniel Brunner.

L'histoire de la bibliothèque de Strasbourg



Dans des pages toutes vibrantes d'indignation, Reuss avait dénoncé au monde civilisé le crime que commirent les Prussiens lorsqu'ils incendièrent avec préméditation les deux bibliothèques de la ville et du séminaire protestant ; **ces 400 000 volumes, ces précieux manuscrits, le *Hortus deliciarum* (voir annexe 1) de Hérade de Landsberg étaient devenus des tas de cendre.** De bonne heure on songea à créer une bibliothèque nouvelle. Dès le 23 novembre 1870 le maire Emile Küss signait un appel au public demandant des dons de livres. Mais il fallut attendre le traité de paix pour reprendre le projet. Le 29 février 1872, sous la présidence de l'adjoint Goguel, se réunit une commission d'organisation, dans laquelle figurait Reuss. L'Allemagne poussa à cette nouvelle des cris d'indignation. Déjà Auguste Barack, avant que la paix

de Francfort ne fût conclue, avant que l'armistice ne fût signé, avant que les préliminaires de Bordeaux ne fussent votés, s'était présenté dans notre ville avec mission d'établir une bibliothèque universitaire, d'une Université allemande qui n'existait pas encore. Quoi ! La commission municipale ferait concurrence à Barack. Mais la commission ne se laissa pas détourner de son dessein et bientôt les livres affluèrent. Ils vinrent de Strasbourg, de l'Alsace, de Paris, où, dans un comité présidé par le doyen de la Faculté de médecine, l'Alsacien Adolphe Würtz, figuraient les secrétaires perpétuels des cinq classes de l'Institut et le secrétaire de l'Académie de médecine ; ils vinrent de l'Europe, de la lointaine Amérique. Et à la bibliothèque municipale, il fallait un conservateur. Reuss était appelé à ce poste et Auguste Jundt nommé sous-bibliothécaire. Reuss installa les livres au bâtiment des anciennes Grandes-Boucheries sur les bords de l'ill. Mais bientôt on reconnut que les livres n'étaient point en sûreté dans ces bâtiments qui demandaient réparation et où les rats, à cause de voisinage de la rivière, pullulaient. Il fallut en 1887 procéder à un nouveau déménagement et Reuss accompagna dans l'ancien amphithéâtre de la Faculté de médecine, place de l'Hôpital, ses chers livres.

Là fut désormais son cabinet de bibliothécaire, juste en face de sa maison d'habitation, au n°39 de la rue des Bouchers. La bibliothèque quand à elle se développait, grâce à d'heureux achats, à des dons nombreux- beaucoup de Strasbourgeois qui fixèrent leur résidence de l'autre côté des Vosges cédaient leurs livres à la ville natale. Mais le principal des donateurs fut Reuss lui même. Il achetait souvent de ses propres deniers des manuscrits se rapportant à l'histoire de l'Alsace, et des *Alsatica* manuscrits de la bibliothèque, il a dressé un excellent catalogue. A lui est aussi due une vaste collection de brochures publiées dans les trois derniers siècles dans tous les Etats de l'Europe, quelques unes fort rares, et qu'on peut appeler justement la *collectio Reussiana*. En 1896 le chiffre des volumes de la bibliothèque avait dépassé les 100 000, celui des manuscrits 900.

Reuss s'occupa aussi de toutes les oeuvres du protestantisme strasbourgeois. Il y était attiré par sa propre inclination, par son père, par ses nombreux amis, pasteurs ou étudiants en théologie, par le Casino théologique et littéraire dont il faisait partie. **Il participa également à l'écriture d'un journal le *progrès religieux***, fondé en 1869, où il publia des notices sur les martyrs protestants alsaciens et français. Mais le journal avait été interrompu du 20 août au 29 octobre 1870, pendant et immédiatement après le siège de Strasbourg. Quant il reparu il fut très mal vu des autorités allemandes. Quand, à la fin de 1891, le *Progrès religieux* où il avait traité 294 sujets différents dut cesser sa publication, Théodore Gérold, le fondateur du journal put écrire : « **Nous exprimons notre reconnaissance à nos chers collaborateurs et particulièrement au plus dévoué et au plus fidèle de tous, à celui qui à été notre frère d'armes pendant de si longues années et dont les belles études publiées ici assurent aux vingt-quatre volume de notre journal une valeur plus qu'éphémère, à notre excellent ami M. Rodolphe Reuss. »**

Par la création de la bibliothèque municipale de Strasbourg, par sa collaboration fidèle au *Progrès religieux*, Rodolphe Reuss aurait été conduit à l'histoire d'Alsace, si déjà ses premiers travaux sur la guerre de Trente ans ne l'y avaient mené par un autre chemin. Il n'abandonne sans doute pas l'histoire générale qu'il enseigne au Gymnase ni l'histoire de la guerre de Trente ans ; il continue à réunir tous les volumes et les plaquettes qu'il peut trouver sur cette guerre : il en fait une collection unique. Ainsi, par voies diverses, Reuss aboutit à l'histoire d'Alsace ; il s'y consacrera bientôt à peu près complètement : **il deviendra l'historien de l'Alsace par excellence.**

Pendant la période strasbourgeoise de sa vie, il allait dépasser l'ancien régime et aborder l'histoire de la Révolution. Ainsi étaient amorcées les études qui devaient occuper les dernières années de sa vie.

Il écrivit aussi pour un second journal, le *Revue critique* dont il fut l'un des premiers collaborateurs. Il lui restera fidèle jusqu'aux derniers temps de sa vie ; il y a donné plus de 4 000 articles et il avait la plume en main les livres qu'il recensait.

En 1876, il épousait l'une de ses élèves du pensionnat de Munch, Mlle Elisa Sohn, et, dans les années suivantes, la naissance de quatre enfants, une fille et trois garçons vint égayer le jeune foyer. Fort gai était l'appartement de la rue des Bouchers où grandissait la petite famille, puis, les dimanches et pendant les vacances ils se rendaient à la propriété du Neuhof qui tenait tant à coeur à Reuss. Son grand père, Louis-Chrétien Reuss l'avait acheté en 1799. Edouard Reuss, le père, sut de cet enclos, au milieu d'une vaste solitude, faire un jardin rempli d'ombre et de fraîcheur. La maison était petite et modeste, mais le jardin était grand.

A côté de cela Reuss avait d'excellents amis qu'il voyait chaque semaine. On pouvait retrouver parmi eux : Albert Schillinger, l'éloquent prédicateur de la paroisse française de Saint-Nicolas ; Engelmann, pasteur de Saint-Guillaume ; A. Freydingen et Louis Horst, pasteurs à Saint-Nicolas ou encore Charles Zwilling, professeur au Gymnase.

Les années s'écoulaient ainsi, toujours attristées par la conquête prussienne. Reuss demeurait à Strasbourg, retenu par sa grande affection pour son père qui mourut le 15 avril 1891. Tandis qu'il s'occupait à trouver un emploi de l'autre côté des Vosges, il lui fallait quitter quelques collègues du Gymnase qui étaient bien chers. Il quitta tout. En septembre 1895 il demanda un congé au Gymnase ; à Pâques 1896, il donna sa démission définitive et, peu après, avec sa femme, ses quatre enfants et sa vieille mère qu'il perdra en septembre 1901, il vint s'installer à Versailles, au n° 52 de la rue Albert Joly, dans un appartement qu'il ne quittera plus.

A cette période un de ses amis de France, Gabriel Monod le fit entrer dans l'Ecole des Hautes- Etudes pour y enseigner l'histoire des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles et c'est lui aussi qui le décida à d'installer dans son voisinage à Versailles. Plus tard il monta en grade, il fut nommé le 7 décembre 1903 directeur-adjoint de l'Ecole. A ces cours de l'Ecole des Hautes-Etudes, il eut la joie de former un excellent disciple. A l'aide de nombreux documents que le maître avait réunis, Gabriel Ramon écrivit son premier livre : *Frederic de Dietrich, le premier maire de Strasbourg*.

Son enseignement ne fut pas sa seule occupation. Diverses commissions lui demandèrent son concours. Il fit partie de la commission de surveillance de la bibliothèque de Versailles, de la commission pour l'histoire économique de la Révolution en Seine-et-Oise. A Paris, la Société pour l'histoire du protestantisme français l'appela aussi pour son comité.

Cette période de travail a surtout été pour Reuss celle des grands travaux, des vastes synthèses dans lesquelles il mettait en oeuvre les notes accumulées à Strasbourg ; et c'est sur ces travaux qu'il faut insister. Il avait depuis 1868 le titre de docteur de l'Université de Goetting ; **il voulut acquérir le titre de docteur d'Etat de France**, et , encouragé par son oncle le doyen Auguste Himly, il préparait sa thèse pour la Sorbonne. La soutenance de ses thèses fut un événement universitaire. Reuss avait alors 56 ans ; et il est rare qu'un maître de cet âge se présente devant un jury d'examen ; mais ce maître était honoré de l'estime de générale, entouré du respect de tous. Sa soutenance fut une vive réussite et **le doyen Himly déclarait au nom du jury que Reuss fut digne du grade de docteur avec la mention très honorable**. Les livres de Reuss parurent de ses thèses montraient les méfaits des Français en Alsace, les villes de Haguenau, de Wissembourg, de Barr systématiquement brûlées par eux encore à l'époque de la guerre de Hollande. Malgré cela, l'Académie des inscriptions et belles-lettres n'hésita pas à accorder à Reuss la plus haute récompense dont elle dispose et son vice-président M. de Lasteyrie dans la séance publique du 16 novembre 1900 dit à propos de Reuss : **« Toutes les qualités de l'historien, M. Reuss les possède ; mais il en est une, la plus rare, la plus difficile à atteindre en un pareil sujet et qu'il possède à un suprême degré, c'est l'impartialité. Jamais, dans la peinture des abus qu'il décrit ou dans**

l'exposé des luttes religieuses et des déplorables excès causés par l'ignorance ou la superstition il ne perd de vue le noble idéal qu'il s'est tracé. Il s'est promis d'être toujours "historien, rien qu'un historien" ».

Après cela il est sollicité par les directeurs de toutes les revues s'occupant de l'histoire de l'Alsace, et surtout la *Revue d'Alsace*. C'est de cette période que date son joli petit volume : *Histoire d'Alsace*, oeuvre de vulgarisation qui devait rendre son nom populaire. L'oeuvre parue en 1912 et eut le plus grand succès. En 1916 Reuss ajouta à la dixième édition un nouveau chapitre où il racontait l'histoire du pays pendant les tristes années de la domination allemande. Les érudits allemands quand à eux, étaient jaloux du succès de ce livre. Il commença aussi à faire des recherches et écrire des notes sur l'histoire de l'Alsace sous la révolution mais ne pu achever ses recherches. Ces recherches furent transmises à la bibliothèque municipale de Strasbourg.

Au début de juillet 1914, Reuss se reposa quelque temps à Merlinmont-Plage, et c'est là qu'il rédigea son article : « Mes débuts littéraires ». Puis il revint passer ses vacances au Neuhof ne pouvant voir souvent un de ses fils qui était devenu capitaine. Les deux autres ayant formé un foyer et étaient père de famille. Mais c'est au Neuhof que l'ordre de mobilisation surprit Reuss. Il se rend à la mairie de Strasbourg pour obtenir des laissez-passer : le maire, Dr Schwander, lui fait aussitôt fournir par la police un ordre d'expulsion dans les vingt-quatre heures. Il put ainsi le 2 août 1914, avec sa femme et une vieille bonne, prendre un train à Kehl qui les conduit à Leopoldshöhe ; de là, ils sont tous les trois obligés de se rendre à pied jusqu'à Bâle, après avoir perdu tous leurs bagages. Mais en Suisse les communications sont interrompues à cause de la double mobilisation française et suisse ; ce n'est qu'au bout de quelques jours que, par un train organisé par le consul général de France à Genève qu'ils peuvent regagner Paris et Versailles où ils retrouvent leur fille rentrée d'Engadine, leur second fils Paul qui bientôt ira rejoindre comme réserviste son régiment en Normandie et le plus jeune Armand qui, exempt de tout service militaire, vient de s'engager dans le régiment de son frère, le capitaine Edouard.

Il a offert ses trois fils à la France et ses trois fils vont mourir pour elle. Son second fils Paul, sorti le premier de l'école d'électricité de Paris et ingénieur de la Compagnie Thomson-Houston, a disparu dans la nuit du 25 au 26 septembre 1914 à Cauroy-les-Hermonville dans la marne près de Reims. La même nuit, à cette instant, ou sa femme mettait au monde leur troisième enfant.

En janvier 1915, il reprend ses cours à l'école des Hautes-Etudes et il poussait l'Histoire de l'Alsace sous la Révolution : c'est à cette Alsace que vont toutes ses pensées. L'Alsace ne fut pas encore délivrée en 1915, comme Reuss l'espérait ; cette année il ne put pas encore revoir le Neuhof ; il passa ses vacances à Versailles ; là il apprit coup sur coup la nouvelle de la mort de son fils aîné et de son plus jeune fils. Il s'était réjoui de les savoir au même endroit à 24 heures de distance. Edouard avait été un brillant élève de Saint-Cyr, le 25 septembre 1915 il est tué en Champagne d'une balle à la tête au moment où il examinait le terrain pour lancer une vague d'assaut. Et le lendemain, son frère Armand, peintre d'un joli talent, est frappé à son tour ; ils reposent l'un à côté de l'autre au Calvaire de Souain.

Contre la douleur, Reuss se raidit et se remis au travail. Il recommença en novembre son cours à l'Ecole des Hautes-Etudes, sans faire aucune allusion à son triple deuil ; et il trouva sa

consolation dans la pensée que ses fils avaient fait leur devoir, dans l'espérance que leur mort ne serait point vaine et que bientôt l'Alsace serait délivrée, et aussi dans la résignation aux décrets supérieurs de la Providence.

La délivrance de l'Alsace se fit encore attendre. Reuss continua ses cours à l'Ecole des Hautes-Etudes et publia aussi des brochures de propagande pour accompagner une reproduction du texte original de la Capitulation de Strasbourg en 1681 et de celui de la déclaration faite le 17 février 1871 à l'Assemblée de Bordeaux par les députés d'Alsace-Lorraine. **Il collabora à l'Almanach de la ligue d'Alsace et de Lorraine, paru sous la direction de Charles Andler.**

Enfin le 11 novembre 1918 l'heure de la justice sonna. Ce jour là, suite à la convocation du Directeur des archives nationales M. Ch.-V. Langlois, une commission chargée de prendre des mesures de conservation pour les archives d'Alsace-Lorraine qui allaient redevenir françaises. Les sacrifices pendant la guerre n'auront donc pas été inutiles.

Dans la 15ème édition de *l'Histoire de l'Alsace* parue en 1919, Reuss ajoute, comme il l'a annoncé dans la lettre à son ami Gérold, un nouveau chapitre, sous ce titre modifié : *L'année de la délivrance* et, à la fin de la préface, nous pouvons lire : « Représentants clairsemés déjà de la génération qui vécut en pleine conscience l'Année Terrible, survivants fatigués de ce demi-siècle d'épreuves, nous continuons à pleurer les chers morts qu'à coûtée la Délivrance ; mais nous pouvons maintenant nous endormir en paix. »

Reuss continua à étudier mais renonça à ses cours deux fois par semaines à l'Ecole des Hautes-Etudes. Il n'en travailla qu'avec plus d'ardeur dans son cabinet de Versailles. C'est à ce moment **qu'il écrivit son *Histoire de Strasbourg***. Il n'y a qu'un regret à exprimer, c'est que son récit s'arrête en 1871. La vraie conclusion ne devait pas être l'arrachement de Strasbourg à la France, après l'affreux bombardement, mais l'entrée des troupes françaises dans la ville le 22 novembre 1918 : c'est à cette date qu'eût sonné haut et clair le cri de : **Vive la France à jamais !** Par lequel Reuss termine son volume. En décembre 1921, son éditeur M. Fischbacher, à l'insu de l'auteur, envoyait à l'Académie française les quatre exemplaires que doivent déposer les candidats au prix Gobert ; dasn l'été suivant, M. Reuss apprit que le grand prix de 9 000 francs lui était décerné. D'autres honneurs vinrent tout naturellement à Reuss. Quand se constitua l'Université de Strasbourg, elle voulut que Reuss lui fût attaché au moins par les liens de l'honorariat puisque son âge - il devenait octogénaire - ne lui permettait plus d'y enseigner. Il fut très sensible à cette distinction et **en février 1919 il était nommé chevalier de la légion d'honneur**. Quatre années après, le 24 février 1923, ses amis et admirateurs apposèrent dans la cour de la bibliothèque municipale une plaque rappelant que **la bibliothèque « détruite en 1870 par les projectiles allemands fut par lui reconstituée » et que « ses trois fils au cours de la grande guerre sont morts pour la France »**. Peu de jours après il apprit sa promotion au grade d'officier de la légion d'honneur.

La délivrance de l'Alsace lui permit de revoir le Neuhof. Il y passa à cinq reprises ses vacances en 1919 jusqu'en 1923. La propriété avait été bien saccagée pendant la guerre et il fit faire

les réparations les plus urgentes et s'y installa tant bien que mal. Ses fils, ses amis et ses parents n'étaient plus là mais il était entouré de ses quatre petits enfants, sa joie, sa consolation ; puis demeurait les frondaisons du jardin, les sapins à l'ombre desquels il aimait se reposer.

Il comprit que la vie lui était désormais mesurée, que le temps lui faisait défaut pour terminer son oeuvre *l'Histoire de l'Alsace sous la révolution* mais voulut au moins exposer deux épisodes de son travail : *La constitution civile du clergé et la crise religieuse en Alsace de 1790 à 1795* et *La grande fuite de décembre 1793 en Alsace*. Reuss s'est montré dans ses volumes comme dans toute sa vie un libéral, un bon français, qui souhaitait avant tout l'absorption de l'Alsace dans la France.

Mais la santé si robuste de Reuss s'altérait. La victoire de la France, la joie de se retrouver en Alsace au milieu d'amis très chers lui donnèrent comme un sursaut d'énergie. Aux vacances de 1922, pendant un court séjour qu'il fit à Solbach, il fut pris d'une crise cardiaque : les soins dévoués du médecin de Rothau, l'un de ses anciens élèves du Gymnase, qui chaque jour le vint visiter sur la hauteur, réussirent à le sauver. Et en 1923 il fut profondément atteint dans son être.

Il s'inquiéta alors du sort de ses papiers, exprima le désir que la bibliographie qu'il avait dressée de ses oeuvres fût publiée et écrivit en tête ce titre : « Soixante années d'activité scientifique et littéraire 1864-1924 », plaçant de la sorte en 1924 le terme de sa vie.

Il s'éteignit le 16 août 1924 dans sa quatre-vingt-troisième année. Presque tous ses collègues et amis étaient dispersés et le convoi funéraire fut des plus simples. Sur la tombe au cimetière de Montreuil à Versailles, M. Bémont lui adressa le dernier adieu et se fit l'interprète des regrets unanimes. La nouvelle ne fut connue qu'assez tard à Strasbourg et y causa une émotion profonde. **Un grand Alsacien disparaissait**, un homme qui avait profondément aimé l'Alsace, qui ne séparait point de cet amour de celui de la France, en qui ces deux amours se confondaient, comme l'Alsace doit se fondre avec la France. **Pour l'Alsace et la France il a vécu ; pour elles il a travaillé ; pour elles il a donné ses trois fils ; aussi au milieu de nous sa mémoire restera toujours honorée et bénie.**

Annexe

Le manuscrit *Hortus Deliciarum*

L'*Hortus Deliciarum* ou Jardin des Délices était certainement l'un des plus beaux manuscrits alsaciens du Moyen-Age. Il a été composé vers la fin du XIIe siècle au couvent du Mont Sainte-Odile sous la direction de l'abbesse Herrade. Il racontait l'histoire biblique depuis la création jusqu'à la fin des temps. **Ce manuscrit a péri dans l'incendie de la bibliothèque de Strasbourg en 1870.**

Il est possible d'admirer des copies et des reconstitutions de ce manuscrit de nos jours car, au cours du XIXe siècle, des amateurs d'histoire et d'art s'appliquèrent à en copier les textes et les images. Vers 1815, un érudit strasbourgeois, Christian Maurice Engelhardt, calqua une quarantaine de fragments d'images ainsi que quatre miniatures entières. Il rassembla ce travail dans un cahier au format du manuscrit et le fit imprimer en 1818. Certains des exemplaires de 1818 ont été soigneusement coloriés et par endroit dorés à la feuille sur la surveillance attentive de M. Engelhardt. La Bibliothèque Alsatique du Crédit Mutuel possède l'un des exemplaires coloriés de cet album de 1818. Les commentaires ci-après qui accompagnent la présentation de ces planches sont largement inspirés de ceux faits par le chanoine Christen et Mme Tisserant dans une reproduction de l'*Hortus Deliciarum* publiée par les Editions Coprur.

Quelques planches de l'album



Planche 1

Extrait de : ENGELHARDT (Christian Moritz), Herrad von Landsberg, Aebtissin zu Hohenburg, oder St. Odilien, im Elsass, im zwölften Jahrhundert und ihr Werk : Hortus deliciarum. Ein Beitrag zur Geschichte der Wissenschaften, Litteratur, Kunst, Kleidung, Waffen und Sitten des Mittelalters, Stuttgart und Tübingen, 1818

Planche 11

Cette planche raconte la fondation du couvent du Hohenbourg. C'est le duc Etichon qui fait don au Christ du bâtiment situé au sommet du mont Hohenbourg (aujourd'hui Mont Sainte-Odile) dont il est propriétaire, et il en confie la charge à sa fille Odile.



Quelques fragments de la planche 11



Scène du haut de la planche

En haut de l'image au centre, nous voyons le Christ. Derrière lui se détachent les contours d'un bâtiment à deux ou trois tours qui représente l'église du couvent. Le Christ tient dans la main droite l'extrémité d'un bâton doré, dont l'autre extrémité est tenue par le duc Etichon. Celui-ci a pris une attitude humble ; il est agenouillé et s'est démis de son manteau princier qu'il tient dans sa main gauche. Ce geste du bâton est le symbole du don. Le texte placé au-dessus du duc précise : Le Saint duc Etichon, appelé aussi Adalric, offre en don au Seigneur Jésus-Christ, à sainte Marie toujours Vierge, et à saint Pierre, le monastère qu'il a fondé sur le Mont-Hohenbourg avec toutes ses dépendances.. De sa main gauche, le Christ tient une banderole avec un texte qui se rapporte à la vie monastique : O vous, qui sur cette triste terre êtes emprisonnés, rompus par la fatigue, affligés par l'exil, épuisés par la douleur, consumés par l'ardeur de la passion, cherchez-moi, espérez en moi, apprenez à me connaître, à m'aimer et à m'invoquer ; je serai dans le ciel votre lumière, votre patrie, votre remède et votre rafraîchissement. Du même côté, au-delà de la banderole, se tiennent saint Jean-Baptiste, le saint que Odile préférait à tous les autres, et sainte Odile elle-même.

Scène du bas de la planche



Sur la partie inférieure de l'image, nous voyons, à gauche, le duc, en tenue de seigneur ; revêtu du manteau princier, assis sur un trône et les pieds placés sur un tabouret, il tient dans sa main une grande clé qu'il remet à sa fille. Par ce geste, il confie à Odile le monastère, dont elle devient la responsable. Le groupe de moniales qui est derrière Odile représente la congrégation à l'époque de la fondation.

Sources

Images *Hortus Deliciarum* :

Bibliothèque Alsatique du Crédit Mutuel

Photographies du livre de C. PFISTER :

Stéphane GUYOT, avec l'aimable autorisation de la médiathèque André Malraux

Bibliographie :

PFISTER, Christian. *Soixante années d'activité scientifique et littéraire 1864-1924*. Les belles lettres : 1926

REUSS, Rodolphe. *Charlotte de Landsberg et le sacrilège de Dorlisheim 1722-1723*. Treuttel & Wüerst : 1888

Nos remerciements à :

Agathe BISCHOFF-MORALES, Conservatrice en chef, Responsable du fonds patrimonial de la médiathèque André Malraux.

Au service du patrimoine de la médiathèque André Malraux pour la consultation de l'oeuvre biographique sur Rodolphe REUSS par Christian PFISTER, et pour l'autorisation de la prise de photographies de cette oeuvre.